

LUCARNE

AVANT L'ETE 2010

Janvier 2010 - Jardin - Fantastique

Ludmila Safyane - Âme qui vive

Immédiatement elle s'était sentie chez elle. La maison l'attendait, elle l'avait confusément senti. Le jardin surtout. Et ce vieux prunier aux branches noires dont on n'aurait su dire s'il était encore vif.

Il n'en avait pas été de même pour lui. Il avait vu les murs lézardés, l'électricité à refaire, l'herbe rare et sèche... mais aussi le prix. Ridicule pour une telle surface. Des héritiers lointains et nombreux qui ne s'étaient même pas déplacés. Ils voulaient se débarrasser de la bicoque, rapidement, pour en finir, c'est ce qu'avait dit le notaire, un petit bonhomme à l'aspect étrange.

Une aubaine... Ils avaient donc signé.

Ils pensaient qu'ici le gosse irait mieux. Loin de la cité et de ses mauvaises influences. Loin de la bande qui prenait le dessus, il irait mieux. C'est du moins ce qu'ils avaient cru. Au début.

Très vite ils avaient déchanté. Enfin, lui avait déchanté. Il lui fallait désormais plus d'une heure pour rejoindre le bureau, quand ça roulait correctement. Il ne se faisait pas au village. Ils étaient et seraient toujours des étrangers ici. Personne ne leur parlait. A croire qu'ils étaient transparents.

Elle, de son côté, ne semblait pas se préoccuper de tout cela. La campagne lui faisait du bien. Plus de bruit, plus de pollution, plus de problèmes. Elle passait de plus en plus de temps dans le jardin, sous le vieux prunier qui reprenait vie de jour en jour.

Leur grand ado avait beaucoup râlé au début. Il avait arrêté ses bêtises... quelques semaines, le temps de prendre ses marques. Puis il avait trouvé de nouveaux copains au lycée. Nouveaux en apparence. Au fond, c'était les mêmes. L'environnement n'y était pour rien, il fallait se rendre à l'évidence. Trop vite, tout avait recommencé, comme avant, à quelques détails près. Maintenant seul son père venait le chercher. Elle... elle, semblait ailleurs. Ou plutôt, elle était « ici », sous son arbre, et cela lui suffisait.

Lorsque le drame était arrivé, drame tout à fait prévisible au demeurant, elle avait été affectée. Bien sûr. C'était son enfant unique. Elle n'était pas une mauvaise mère ! Cependant, au moment où elle avait ressenti cette sorte de soulagement honteux qui clôt les situations difficiles, elle avait remarqué une légère bosse dans l'herbe du jardin. Comme un petit monticule terreux qui, elle pouvait l'affirmer sans doute aucun, n'existait pas la veille. Elle s'en était livrée à son mari qui l'avait regardée avec effarement. Comment pouvait-elle songer à de pareilles bêtises dans un moment pareil ? Elle l'avait vu s'agiter, crier, pleurer pour finir. Tout était de sa faute, ce déménagement ridicule, cette maison pourrie avec son jardin moribond où rien ne pousserait jamais... Il avait perdu son fils unique et sa femme n'était plus qu'une ombre !

Elle n'avait pas fait un geste pour l'apaiser. Elle était ailleurs. Elle était « ici ».

Lorsqu'il était parti, elle ne s'en était pas vraiment rendu compte. Voyait-elle seulement qu'il existait. Il avait jeté un coup d'œil au jardin. Elle était assise sous le prunier, absente.

Après qu'il eut fermé la porte, elle avait remarqué un léger tremblement sous ses pieds. Un drôle de petit monticule avait poussé sous ses yeux. Juste à côté du premier, sous une branche basse. Lentement, elle s'était levée et s'était mise à creuser avec ses ongles. Bientôt ses doigts avaient senti quelque chose de dur et de froid. Elle avait dégagé la terre et extirpé difficilement une statuette de pierre grise qui devait bien mesurer cinquante à soixante centimètres. Intriguée, elle avait fouillé le second monticule et elle avait trouvé une autre figurine plus petite et un peu plus sombre. Elle avait placé les deux personnages sous le prunier, s'était assise à côté et les avait contemplés avec calme. Tous les trois, à nouveau réunis, ils étaient bien ici, pour toujours...

Les commères du village disent que la maison est hantée. Elles racontent que l'arbre se nourrit des âmes faibles et qu'il est maudit. Les mères interdisent à leurs enfants de s'approcher du jardin. Certains gosses terrifiés affirment avoir vu trois fantômes bizarres sous le prunier mort qui parlaient et bougeaient.

Les anciens, eux, ne disent rien. Ils pensent que cette mesure devrait être détruite. Que si on retournait la terre du jardin, on trouverait de drôles de choses pas catholiques. Tout le monde dans la région sait que la maison est hantée. Elle est invendable. A quoi bon la laisser debout. D'ailleurs a-t-elle jamais été habitée ? Les anciens n'y ont jamais vu âme qui vive.

Lucarne Mars 2010 - L'invitation - Policier

Jean-Marc Desiage - Bienvenu

Les essuie-glaces balaient avec monotonie le pare-brise et, à cet instant, ce mouvement lancinant m'énerverait plutôt. Pourtant, le programme à venir me sied parfaitement.

Afin de fêter ma récente promotion au sein de son équipe de management, le directeur de la boîte de consulting qui m'emploie, a invité ses plus proches collaborateurs à passer la soirée de ce samedi, dans sa villa ultra-chic, bâtie dans le quartier le plus huppé de la ville.

Les épouses faisant également partie des réjouissances, Marie est assise à mes côtés, le visage fermé. Depuis qu'elle a claqué la portière, aucune syllabe n'est sortie de sa bouche. Comme d'habitude, lorsque nous répondons à une invitation commune, son manque d'enthousiasme est flagrant. Toutefois, je suis certain que ce soir encore, elle aura fait le nécessaire pour être la plus désirable. A sa satisfaction, les mâles la lorgneront avec plus ou moins de discrétion, à mesure que la nuit s'avancera et en fonction des libations ingurgitées.

Tout en conduisant, je la contemple à la dérobée. Ses cheveux bouclés, d'un blond vénitien, sont relevés en un lourd chignon, dégageant une nuque sensuelle. Son corps aux formes parfaites est valorisé par le tissu moiré de cette robe un peu trop moulante, au décolleté un peu trop profond. Ses yeux bleu clair brillent comme des étoiles dans un ciel d'août. Je dis ça à propos de son regard, mais depuis ce matin, mes tentatives pour la fixer se sont toutes soldées par un échec. Elle évite de me regarder, elle élude mes questions.

Ce comportement ne date pas d'hier. Depuis déjà quatre mois j'ai noté un changement radical dans notre relation. Je ne me berce plus d'illusions depuis longtemps. S'il a jamais existé, notre amour est dorénavant mort et bien mort. Comme l'aurait avancé Ronsard, grand connaisseur des sentiments devant l'éternel, il n'a pas même duré ce que durent les roses. Pour sortir honorablement de cette voie sans issue, les légistes ont opportunément inventé le divorce. Mais je ne puis me résoudre à porter ma vie intime devant les tribunaux. Jusqu'à présent, épris éperdument sans être payé en retour, j'avais toujours conservé un espoir de sauver notre couple. Mais il y a quinze jours, les écailles

me sont enfin tombées des yeux.

Ceci à cause d'un bout de papier froissé, ramassé à côté de la poubelle extérieure.

J'aime l'ordre et la propreté et, en rentrant chez-moi ce jour-là, mon attention avait été attirée par cette tache blanche se découpant sur les gravillons rouges recouvrant l'allée menant au garage.

Plus par réflexe que par curiosité, avant de jeter l'intrus dans le container, je l'avais déplié. Sur le billet, je déchiffrai, écrit à la main, au stylo-bille noir, ce qui avait tout l'air de ressembler à un rendez-vous. Expression interprétée pour l'occasion à l'américaine, c'est-à-dire avec une très déplaisante connotation amoureuse.

« Auberge du Lac – treize heures – tendres bisous ».

Je connais L'Auberge du Lac seulement par ouï-dire. Cet établissement, situé à l'extérieur de la ville, est romantiquement construit à la lisière de la forêt et face à une belle étendue d'eau, d'où son appellation. Si le week-end les pêcheurs, promeneurs et autres amoureux de la nature fréquentent les lieux, en semaine, un autre genre de clientèle, bien plus furtif, hante ses alcôves accueillantes. Certains, dans mon entourage professionnel, avaient eu recours à ce havre de tranquillité pour des intermèdes coquins et en parlaient avec des clins d'oeil complaisants et des sourires entendus.

Les « treize heures » indiquées correspondaient à la coupure allouée normalement à la pause-repas et pratique pour s'envoyer en l'air clandestinement.

J'espérai encore en un geste indélicat d'un riverain, envoyant cette boulette de papier sur mon terrain en passant devant, mais les initiales inscrites avaient levées tout doute.

« J-D ». Jean-Dominique. Le prénom de mon patron. Réputé comme étant un homme à femmes et élucidant ainsi mon récent avancement. On récompense le mari des roboratifs bienfaits de l'épouse !

Je gare mon véhicule sur le parking de la villa. Alors que ma femme s'échappe, dissimulée sous son parapluie, je serre contre moi mon imperméable et cours jusqu'au seuil de la maison. La main droite toujours dans ma poche, je sonne à la porte d'entrée. Le carillon s'est à peine tu que le lourd vantail de chêne pivote. Jean-Dominique, rayonnant, ouvre les bras en me fêtant : « Ah mon ami ! »

Je sors mon revolver et lui colle trois balles dans la poitrine. Retournant l'arme en direction de ma femme, j'appuie encore trois fois. Dans le hall, je dévisage les témoins

horrifiés, sans même les voir.

Aujourd'hui débute mon procès devant la cour d'assises. Mon avocat ne m'a pas caché que ce sera très dur. Si la justice est plutôt clémentine envers les auteurs de crimes passionnels, elle l'est nettement moins pour les imbéciles.

Les lettres « J-D » correspondaient au nom de notre voisin José Duran, dont l'épouse est serveuse à l'Auberge du lac.

Lucarne Mai 2010 - La musique - Science-Fiction

Samia Dalha - Petite musique de nuit ... éternelle.

Je me demande qui trouvera ce cahier. Un agent immobilier ? Un rôdeur ?

Qu'importe. De toute façon, à part écrire je ne sais pas ce que je pourrais faire d'autre.

Il est 12h29, nous sommes le 25 juin et je sue sang et eau dans un cabanon en plein désert. Vous pensez qu'il y a pire comme situation ? Peut-être mais attendez d'avoir fini. Je sais qu'il y a de fortes chances que vous refermiez ce cahier en pensant avoir lu les délires d'un fou. Je ne le suis pas, sachez-le, mais j'aimerais l'être.

Dites, vous connaissez la première symphonie de Gustav Mahler ? Moi, il y a encore quelques mois je n'en avais même jamais entendu parler. Aujourd'hui, c'est la musique que je connais le mieux au monde.

Tout d'abord, au cas où vous vous posez la question, non vous ne me connaissez pas. Je loue ce bungalow depuis quelques semaines seulement et c'est la première fois que je mets les pieds dans ce trou. Aussi, laissez-moi me présenter : Richard Reily, 37 ans, heureux propriétaire d'un petit atelier de mécanique.

Concernant les faits, toute cette foutue histoire a commencé il y a dix mois. C'était un samedi midi et je faisais la queue au supermarché. Je ne me souviens plus à quoi je pensais mais il y a fort à parier que c'était à l'endroit où j'allais passer la soirée quand s'est mise à retentir la Première de Mahler. A ce moment là, je ne savais rien de ce morceau. Je ne savais même pas que c'était dans ma tête mais le volume était poussé si fort que de voir les autres clients ne pas y réagir me fit prendre conscience que j'étais le seul à entendre cette musique. Qu'est-ce que ça signifiait ? Pas la moindre idée, mais j'ai eu droit à un petit concert privé pendant une dizaine de minutes et c'est finalement reparti comme c'est venu. J'ai fini par passer en caisse et je suis rentré chez moi, n'y pensant déjà plus. Puis, le lendemain midi en lisant le journal : « Un mystérieux décès dans un supermarché ». L'article relatait la mort d'un homme dans le magasin où j'avais fait mes courses la veille. Il s'était effondré au milieu des légumes, sans raison apparente. L'autopsie pratiquée aussitôt n'avait rien révélé.

Sur l'instant je ne faisais aucun rapprochement. Comment aurais-je pu ? Non, j'ai commencé à y repenser quelques jours plus tard lors d'un match de championnat. Le

stade était plein et bruyant, pourtant quand la musique s'est déclenchée je n'ai plus entendu qu'elle. Vous devinez la suite ? Deux jours plus tard, le même journal annonçait la mort d'un supporter. Il s'était écroulé à la sortie du stade sans tambour ni trompette. Et pas la moindre explication à l'autopsie. Sa mort restait un mystère.

Oui, j'ai pensé à ce à quoi vous êtes en train de penser mais c'était un tout petit peu trop dingue pour que je l'admette sérieusement, non ?

Je pourrais raconter en détail les troisième, quatrième, cinquième et sixième décès survenus sur un lieu où j'avais été présent – ou plutôt où nous avons été présents, Gustav et moi – mais ça ne vous apprendrait rien de plus, les circonstances étant les mêmes que les deux premières fois, à la différence près que les jours qui suivaient une envolée musicale je me levais aux aurores pour acheter le journal. Mes soupçons se confirmèrent à chaque fois.

Entre temps je m'étais rendu à la bibliothèque et avais demandé à écouter les grands morceaux de musique classique. C'est ainsi que j'ai pu mettre un nom sur ce qui ressemblait de plus en plus à la Symphonie de la mort.

Je me renseignai aussi sur les trépassés. Tous de parfaits inconnus. Jusqu'au septième...

Ça faisait environ deux mois que la seule musique que j'entendais était celle des disques que je mettais sur ma platine quand une veille de week-end, rentrant de l'atelier, je fus interpellé par mon voisin, un homme affable d'une soixantaine d'années. Il était là, à me raconter sa journée lorsque les premières notes firent leur entrée dans ma tête. J'inspectais aussitôt toute la rue. Personne. Vous imaginez ça ? Discuter avec quelqu'un dont vous savez qu'il reste à peine quelques heures à vivre quand lui ignore tout ? Je pretais un coup de fil urgent et rentrais chez moi, complètement sonné. Plusieurs heures passèrent et je commençais à espérer que toute cette histoire n'était qu'un hasard morbide quand j'entendis résonner les sirènes d'une ambulance. Il ne fut pas utile que je regarde dehors pour savoir qu'elle s'était garée dans l'allée d'à côté.

Deux jours après, je fermais l'atelier pour une durée indéterminée et me retirais dans ce désert où, en attendant de comprendre ce qui arrivait, je ne pouvais plus tuer personne.

Et en effet, jusqu'à ce matin, je n'ai plus entendu la moindre musique.

13h58. Voilà, vous savez tout. Inutile de vous supplier à nouveau de ne pas me prendre pour un fou à lier, si c'est ce que vous pensez, je ne vois pas ce que je pourrais ajouter pour vous faire changer d'avis. Ou si, une chose peut-être... Qu'ont donné les résultats de l'autopsie de ma pauvre carcasse ?

Lucarne Juin 2010 - Pendaïson - Fantastique

Daniel Wong - Le suicide, un acte citoyen.

L'idée l'obsédait. Mathis ne savait pas comment la qualifier. Les primes, il n'en profiterait pas, mais ce serait pour sa fille, Élise.

Il prévoyait la prime pour décès prématuré, la prime de propreté – s'il s'y prenait correctement, la prime pour arrêt de traitement coûteux, la prime pour dispense de paiement de retraite... et probablement d'autres. De toutes manières, un conseiller d'Etat le renseignerait et, avec toutes les brochures reçues, il s'estimait à présent convaincu.

Élise avait beaucoup insisté pour qu'il prenne cette décision. Maintenant, il se trouvait bien égoïste. Trop souvent, on la montrait du doigt : presque toutes ses copines connaissaient un parent suicidé. A 65 ans, et malade depuis dix ans, il devenait une honte familiale. Il réglerait tout ça.

Oui, mais comment ?

Il devrait agir proprement, sinon Élise perdrait une des primes. Cela excluait les veines tranchées et la balle dans la tête. Restait l'injection : l'administration fournissait les seringues et un liquide de suicide garanti sans douleur. La bombonne de gaz et le masque, quant à eux, avec le prix de leur location, revenaient plus cher.

Mais, au final, tout cela semblait trop banal. Alors, l'idée surgit tout d'un coup et il sut que c'était la bonne. Élise se sentirait fière de sa manière de faire.

Dès le lendemain, il planta un écriteau en plein milieu de la pelouse de la place centrale. Puis il se retira un peu plus loin pour observer les lieux où, déjà, un rassemblement se formait. Quelques jeunes dégainèrent leurs téléphones portables, certains pour appeler, d'autres pour prendre des photos. Des groupes de parents montraient le panneau à leurs enfants. À peine une heure plus tard, un véritable attroupement avait envahi la place. Mathis se félicita. L'idée prenait forme.

Quand il jugea le nombre de curieux suffisant, il se gara tout près du panneau et vida le contenu de sa camionnette : des dizaines de planches et tous ses outils. Il travailla toute la journée, sous les yeux ébahis des spectateurs.

Les trois jours suivants se déroulèrent à l'identique. Son public le regardait travailler pour construire la structure en bois. Des vendeurs sentirent le bon filon et s'installèrent autour. Ils débitaient des glaces, des bonbons, des barbabapas. Mathis signa un contrat avec l'un d'eux. A peine quelques heures plus tard, son nouvel associé écoulait des tee-

shirts à son effigie. Ils partirent comme des petits pains. Il accorda également une interview à une équipe de journalistes et un caméraman resta sur place pour le filmer en continu.

Dès lors, les chaînes de télévision diffusèrent en direct sa construction. Mais son planning ne tenait pas la route : il ne finirait pas à temps. Alors, spontanément, des hommes et des femmes de tous âges lui prêtèrent main forte. On parla d'un élan solidaire sans précédent. Lorsque sa fille lui rendit visite, il ne s'arrêta que quelques minutes pour l'embrasser. Elle rayonnait de fierté pour son père.

La construction avançait à toute allure. Il la prévoyait bien plus belle que prévu. Un grand magasin de bricolage le sponsorisa pour les finitions. Et un artiste l'aida à décorer son œuvre. Finalement, les travaux s'achevèrent avec un jour d'avance. Du coup, le plus grand hôtel de la ville lui offrit une nuit dans sa meilleure suite. Un tailleur lui proposa ses services et lui promit un costume sur mesure.

Enfin, le grand jour arriva. Il se sentait à la hauteur de l'événement. Le tailleur se présenta dès la première heure, après une nuit de travail sans relâche. Mathis prit un petit déjeuner frugal. De la fenêtre, il voyait la place, noire de monde. Toutes les chaînes, nationales et internationales, retransmettaient l'événement.

A sa sortie, une haie d'honneur impatiente l'attendait. On l'applaudit et on lança des fleurs sur son passage. Près de la construction, le Premier ministre l'accueillit, bras grands ouverts. Il lui serra la main avec prestance, devant des hordes de journalistes. Et puis, il embrassa Élise, heureuse et resplendissante comme jamais auparavant. Elle éprouvait une admiration sans bornes pour son père.

Mathis s'arrêta quelques instants pour admirer sa construction. Une beauté. Il monta les escaliers. Spontanément, le public chanta l'hymne national, main sur la poitrine. Le moment venu, il n'hésita pas : il connaissait chacun des gestes à faire, répétés mille fois la veille. Et pas un instant il ne quitta sa fille de yeux.

On parla pendant longtemps de Mathis. Les livres le citèrent en exemple comme modèle de dévotion et de patriotisme. Sa construction demeura telle quelle et devint un monument national. Et le panneau, celui à l'origine de tout, resta pour toujours à sa place initiale. Pendant des années on pût lire ce que Mathis écrivit à l'époque : « Ici, dans quinze jours précisément, comme dans les temps anciens, sur la place publique par pendaison je me suiciderai. » Signé : Mathis Schimer, 25 mai 2010.

Pierre Sannier - Enfants de coeurs

« Schpok. »

Certains bruits ont un impact sans lien avec leur puissance sonore. Certains sons paraissent plus forts qu'ils ne sont réellement. Parce qu'ils restent en tête, aussi collants et puants à la mémoire que de la poix aux plumes d'un oiseau mort. Le cerveau, par souci de franchise, les amplifie, jusqu'à ce qu'ils hantent les nuits d'un tintamarre assourdissant.

Tout le monde avait entendu ce bruit. Grâce au silence coupable qui accompagne une pendaison sauvage, certes, mais malgré la pluie et le vent dans les feuillages, tout le monde l'avait parfaitement entendu.

Aujourd'hui, le village pendait une sorcière. On lui reprochait sa beauté mate, sa cartomancie, et tous les coups du sort qu'avait subi la misérable bourgade ces derniers mois. Les incendies à répétition. La fièvre qui emportait les plus faibles. Lorsqu'on avait surpris le gentil jeune homme du village, ancien enfant de chœur, préméditer sa fuite avec la gitane, c'en était trop. Elle l'avait ensorcelé, c'était certain ! Comment ce bel homme, promis à de grandes études, leur fierté, pouvait-il autrement choisir une vie de bohème avec une sans-nom ? Elle ne l'emporterait pas au paradis. On enferma le jeune-homme afin qu'il retrouve la raison en compagnie du prêtre. Puis, dans une ferveur aveugle entretenue par le nombre, le village décida de pendre la sorcière. Ainsi peut-être, se lèverait le mauvais œil qui s'était abattu sur eux depuis l'arrivée de la vagabonde, à la grâce d'un dieu bienveillant. Seulement voilà, leur dieu venait d'envoyer un message qui les laissait cois, et qui faisait : « Schpok. »

Sous la gitane pendue, le cou brisé net par un nœud à coulisse parfaitement préparé – il est certaines traditions qui ne se perdent jamais – gisait maintenant au milieu d'une flaque de boue et de fluides corporels un fœtus grimaçant. Tombé de sa mère comme la bouse d'une vache. Le cordon ombilical arraché des entrailles de sa génitrice gisait au sol. Silence de mort. Chapelet à la main, une petite vieille marmonna des prières en boucle, mains et voix tremblantes. Une autre défailloit, à peine retenue. Tous restèrent hébétés à regarder le petit corps. Finalement, quelqu'un cria :

« Il faut tuer l'enfant! »

Le tonnerre sembla lui répondre.

Un homme robuste, sur ses gardes, saisit lentement un lourd morceau de bois au

sol. Puis il s'approcha du nouveau né, sous le regard pesant et inquiet de l'assistance. Du plus loin qu'il put, il toucha le petit être de son bâton, tel un enfant face à une charogne. Le cri du nouveau né le fit tomber à la renverse, de peur comme de surprise. La vieille dévote repartit pour un tour de chapelet fiévreux tandis que tous les villageois poussaient des gémissements de terreur. La même personne, le même cri:

« Il faut tuer l'enfant! »

Cette fois-ci, il fut accompagné d'un murmure d'approbation. Encouragée, elle poursuivit:

« Une engeance de ventre-plat ! Le signe du démon ! Fils de sorcière ! Il faut tuer l'enfant ! »

L'homme robuste, relevé, le cul souillé de boue, la fusilla d'un regard noir.

« Vieille folle. Je ne tuerai pas un nouveau-né, fut-il celui d'une morte.

- Alors c'est moi qui le ferai. »

Une jeune fille s'avança. On la savait amoureuse du jeune homme fugueur. Passionnément amoureuse et tout autant haineuse de la gitane. Elle saisit d'un geste brusque le bâton des mains de l'homme. Elle se dressa face à l'enfant, leva le plus haut qu'elle put le lourd morceau de bois. L'enfant cria encore. L'arme frappa, lui broyant le thorax. Quelques gargouillis plus tard, le silence était revenu. La jeune fille, immobile, pleurait. Les villageois s'approchèrent d'elle avec des mots de réconfort, tandis qu'elle convulsait de sanglots devant le petit amas de chair aux yeux exorbités. L'homme au bâton, se sentant coupable, posa une main paternelle sur son épaule:

« Allez viens, elles vont te raccompagner. Nous on va nettoyer tout ça, il faut que personne n'en parle, ou on aura des ennuis. »

Murmure d'approbation. Mines sombres, tous commencèrent à s'activer. Jusqu'à ce qu'un cri les alerte. A quelques mètres derrière eux, se dressait le jeune fugueur. Les mains couvertes de sang jusqu'aux avant-bras, il était brûlé de la tête aux pieds, si bien que toute pilosité avait été remplacée par la chair calcinée. Seuls quelques haillons noircis cachaient sa pudeur, mais il était difficile de comprendre comment il pouvait être encore en vie.

« QU'AVEZ VOUS FAIT?! »

Son hurlement était celui d'un dément. Derrière lui, au loin, tout le village était en feu. Les arbustes détrempés s'embrasèrent spontanément tout autour. Les villageois, terrorisés, reculaient. Seule la jeune fille ne bougeait pas. Tremblante, elle répétait

« Pardon... »

Il s'approcha d'elle. Sa vue se brouilla. Elle ferma les yeux.

Tout ne fut que magma de cris et de chaleur intense.

Elle tomba à genoux. La boue était brûlante. Elle continua d'implorer son pardon.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, la vallée tout entière était en cendres.

Elle était seule.